

Femmes «gagne-petit» en RDC

Solange Kanyamagana Gasanganirwa, volontaire locale d'Eirene Suisse à Goma est chargée du programme genre à Pole Institute. Elle explique ci-dessous les défis auxquels sont confrontées les femmes congolaises au niveau de la société mais également dans le cercle plus restreint de la famille. Solange est interviewée par Léa qui effectue un stage au sein des programmes genre et jeune auprès de Pole.



Photos: Solange G.

En tant que chargée du programme genre, quelles sont, à votre avis, les problématiques principales auxquelles doivent faire face les femmes de la région?

Les problématiques qui s'imposent à elles sont de plusieurs ordres. Elles doivent d'abord faire face à la culture qui les relègue au second plan, dominées par l'homme et même chosifiées. Cette situation se répercute implicitement sur les autres domaines de la vie, tels que la politique et l'économie. En politique, les femmes de la région, et de la RDC plus généralement, n'ont que peu, pour ne pas dire pas, de pouvoir. Et cela que ce soit dans la famille, dans la société ou dans les institutions de prise de décisions: leur représentation dans ces instances n'a jamais atteint les 10%. Leur place est à la cuisine. Malgré

l'avancée des textes de loi, l'écart entre la pratique et les écrits reste énorme. Le pouvoir demeure encore presque entièrement entre les mains des hommes. Dans le domaine économique, les femmes sont les plus touchées par la pauvreté parce qu'elles n'accèdent pas aux ressources. Pourtant, dans le contexte actuel de manque d'emploi et de crise due aux guerres à répétition, elles subviennent économiquement à leur famille, un rôle traditionnellement réservé aux hommes. Cela signifie que ce sont elles qui, dans de nombreux cas, assurent la survie de leur famille grâce à leurs maigres moyens.

Vous dites que les femmes ont du mal à accéder aux ressources, à quoi cela est-il dû?

Les femmes partent dans la vie sur des bases discriminatoires par rapport aux hommes. Culturellement, par exemple, une femme ne possède pas de terre. De même, cela ne fait pas longtemps que la loi sur l'autorisation maritale a été abrogée. Jusqu'en 2014, une femme ne pouvait être engagée ou ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation écrite de son mari. La maternité, surtout les naissances nombreuses, et un partage inéquitable des tâches entre l'homme et la femme limitent également les chances de cette dernière d'accéder aux ressources. De ce point de vue, les femmes «gagne-petit» sont particulièrement vulnérables.

Qui sont ces femmes «gagne-petit»?

Ce sont des femmes qui vendent des petits articles, surtout agricoles, au bord des rues de la ville de Goma. Elles doivent subvenir aux besoins de leur famille, leur mari étant souvent





cultés ainsi créées. Le fait de sortir de la maison est en soi très important puisque les femmes «gagne petit» acquièrent ainsi, petit à petit, leur autonomie économique et sociale. Produire des moyens de subsistance, aussi minimes soient-ils, leur permet de satisfaire certains de leurs besoins sans devoir tout attendre de leur mari. La culture de la dépendance à l'homme, qui culturellement est pourvoyeur, disparaît au fur et à mesure.

Que fait Pole Institute à ce sujet?

Pole Institute accompagne les femmes «gagne-petit» dans leur quête d'autonomie par l'augmentation de revenus. Il joue un rôle de catalyseur favorisant l'exercice du leadership chez cette catégorie de femmes. Dans son nouveau projet, Pole Institute veut encourager la communication au sein de la famille, notamment par l'instauration d'un dialogue au sein des couples et favoriser le développement par la planification familiale.



sans emploi ou peu rémunéré. Ces femmes se nomment elles-mêmes «wenyipatondogo» en swahili, leur langue commune. Cela se traduit en français par «gagne-petit». Elles ont un capital variant entre 0 et 50\$, la majorité d'entre-elles disposant d'un capital de 0 à 20\$. Oubliées de tous, marginalisées, elles sont pourtant les piliers de leur famille et de la société et cela n'est pas toujours accepté.

A ce jour, ce projet a-t-il porté ses fruits?

Oui, dans le sens où les femmes qui ont été accompagnées ces dernières années ont gagné en dignité: elles parlent aux personnes d'autres classes sociales sans crainte, sans aucun complexe. Elles, qui au départ étaient pessimistes, croient en l'avenir. Elles ont également pu constituer un capital d'affaire qui leur a permis de sortir de la dépendance d'autres femmes plus nanties tout en améliorant les conditions de vie de leur famille. Certaines ont pu abandonner la vente dans la rue pour vendre dans des lieux plus sûrs. De plus, on constate une certaine fierté chez ces femmes à prendre en charge la scolarité de leurs enfants et à participer aux côtés de leur mari à la réalisation d'un grand projet, tel que la construction d'une maison, l'achat d'une parcelle ou de gros bétails. Cela participe à leur épanouissement personnel et familial.



Photos: Solange G

En quoi le fait qu'elles travaillent représente-il un enjeu?

Leur travail répond à un impératif de survie mais beaucoup sont victimes de violences, et notamment de la part de leur mari, quand elles rentrent le soir. Cette violence exprime la jalousie de ceux-ci - elles sont soupçonnées de fréquenter d'autres hommes à l'extérieur de chez elles - leur peur de leur nouvelle autonomie de la femme, car elle signifie une perte de contrôle de l'époux. Cela se traduit souvent par des violences morales, parfois physiques. Travailler est donc un enjeu, car cela participe à leur épanouissement malgré les diffi-

Propos recueillis par
Léa Barbeza

